

CITOYEN DU MONDE



© Lorenzo Tugnoli

Pour nous, la guerre paraît loin. Parfois, on a même l'impression qu'elle n'existe pas vraiment. Découvrir l'histoire de pays en guerre et la réalité du travail des journalistes en si peu de temps est une expérience enrichissante et particulière. On se confronte à des situations que l'on ne connaît pas, à la vie des civils dans des zones de conflit, à leurs histoires et à l'Histoire. On regarde des photos et des reportages dans lesquels il y a du sang, des enfants, des gens qui souffrent. On n'a pas l'habitude de voir ça !

Alors oui, maintenant, on s'imagine un peu mieux ce qu'est la guerre. On apprend également beaucoup de choses sur les journalistes, leur travail et leur quotidien. Il est difficile pour nous de juger ce qu'est un bon reportage de guerre. Certains sont parfois trop tournés vers l'émotion. Mais on a compris qu'un reportage éthique, c'est de l'information et de l'humanité !

Les lycéens rédacteurs

CARTE BLANCHE À John Sudworth

« L'information c'est ce que quelqu'un ne veut pas voir publié ; tout le reste n'est que de la publicité », disait William Randolph Hearst, magnat de la presse américaine. Eh bien, peut-être pas tout le reste. Hearst connaissait également la valeur d'une "couverture" factuelle de l'actualité, de ces publications auxquelles peu de personnes s'opposent, par exemple le résultat d'une élection ou encore une démission, une victoire sportive ou un tremblement de terre. La vie de nos communautés s'articule autour de ce type d'informations, et le public a besoin de faits et d'une analyse impartiale des grands événements.

Exposer les réalités de notre monde

Mais Hearst, qui savait manier avec talent le sensationnel et l'hyperbole pour vendre ses journaux, exagérait les faits pour susciter l'intérêt. Même s'il n'a pas toujours été à la hauteur de son idéal affiché, il avait sûrement raison quand il disait que les informations qui importent vraiment sont celles qui exposent les réalités de notre monde contre les intérêts des puissants. Et de nos jours, rares sont les endroits où ces réalités sont plus cachées qu'en Chine.

SOMMAIRE

CARTE BLANCHE À John Sudworth P. 2-3

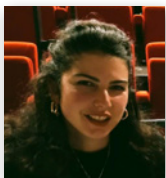
GRAND ENTRETIEN Ed Vulliamy P. 4-5



3 JOURS EN IMMERSION
Cérémonie de remise des prix, interviews, rencontres...
P. 6 à 13

ILS ONT VOTÉ, ILS ONT RENCONTRÉ P. 14-15

ZONES DE CONFLIT ET QUESTIONS À
Edouard Elias, Ghys Fortuné Bemba Dombé, Morgane Bona, Abdessamad Ait Aicha P. 16 à 23



LES IMAGES DE Lorenzo Tugnoli
P. 24-26

RÉSIDENCE & PRIX LIBERTÉ
P. 27

Directeur de publication : Hervé Morin, président de la Région Normandie
Responsable de la publication : comité de pilotage (Région Normandie, Ville de Bayeux, Académie de Normandie, DRAAF)
Réalisation : élèves et enseignants des lycées Alain d'Alençon / Mezeray-Gabriel, Argentan / Charles de Gaulle, Caen / Le Golf, Dieppe / Guillaume Le Conquérant de Falaise / André Malraux, Gaillon / François 1^{er} du Havre / Agricole, Montebourg / Risle Seine, Pont-Audemer / Le Verrier de Saint Lô / Marc Bloch de Val de Reuil
Ateliers journalistiques : Marylène Carre, Laurent Derouet et Delphine Ensenat
Crédits graphiques : Freepik
Conception graphique et mise en page : Laurent Lebiez
Éditeur : Région Normandie, Abbaye aux Dames, place Reine Mathilde 14000 Caen
Imprimeur : Caen Repro
ISSN en cours / Dépôt légal à parution

Comme toutes les sociétés, la Chine doit bien sûr faire l'objet d'une "couverture" par les médias. Nous devrions rendre compte de la vague de profonds changements sociaux, pour la plupart positifs, qui a déferlé sur la nation la plus peuplée du monde au moment de son passage à une économie de marché. Nous devrions couvrir les parades et grandes cérémonies politiques afin de tenter d'en analyser le sens. Mais il s'agit d'informations qui sont vues, celles que même la Chine veut voir paraître.

Comment faire ?

Le véritable défi à relever est de parvenir à filmer, enregistrer et rapporter ce que les autorités chinoises mettent tant d'ardeur à dissimuler. Les informations qu'elles ne veulent pas voir sortir. Comment témoigner de ce qui se passe au Tibet lorsque les journalistes en sont interdits d'entrée ? Comment continuer à couvrir la situation dans le Xinjiang lorsqu'ils sont systématiquement suivis, entravés dans leur travail et menacés ? Comment refléter la réalité d'une société dans laquelle il n'y a aucune opposition politique ni liberté de la presse, où Internet est sous contrôle, et où il est de plus en plus risqué pour les universitaires, les fonctionnaires et les simples citoyens d'avoir un échange avec des reporters étrangers ?

La cible de menaces croissantes

Il devient de plus en plus difficile de répondre à ces questions. J'ai été forcé de quitter la Chine, mes reportages m'ayant valu d'être la cible de menaces croissantes, ainsi que d'une campagne de propagande de plus en plus hostile dans les médias contrôlés par le Parti communiste. Et je ne suis que l'un des nombreux reporters qui ont été poussés à partir ces dernières années. La Chine avance de nombreuses raisons officielles, mais il n'y en a en réalité qu'une seule : nous racontons les histoires que le pays veut taire.

Combattants derrière leur clavier

Toutefois, ce type de journalisme se trouve attaqué non seulement par la Chine elle-même, mais aussi par une armée de combattants derrière leur



© Julien Buyck

clavier en Occident, convaincus que les reportages sur les incarcérations de masse au Xinjiang ou l'érosion des libertés à Hong Kong sont des fabrications des entreprises capitalistes occidentales destinées à déstabiliser la Chine. Paradoxalement, il subit également les attaques de ces entreprises capitalistes occidentales, qui craignent que les opportunités à long terme en matière de commerce et d'engagement soient mises à mal par des journalistes qui se focalisent, non pas sur l'économie de la Chine et sa prospérité grandissante, mais sur sa politique et la détérioration des droits humains.

Révéler ces vérités cachées

Le travail des journalistes est de révéler ces vérités cachées malgré tout. C'est grâce à ceux qui ont affronté la pression extrême et l'intimidation constante qu'implique la réalisation de reportages dans le Xinjiang que nous en savons aujourd'hui autant sur la véritable ampleur des camps. Leurs reportages ont attiré l'attention de la communauté internationale sur ces camps, comme sur les efforts draconiens déployés pour contrôler la fertilité des femmes ouïghoures, le travail forcé et les atteintes massives à la vie familiale, à l'identité culturelle et à la liberté de culte. Les preuves sont désormais évidentes et accablantes.

Mettre en lumière

À une époque où la vérité est si contestée, la reconnaissance offerte par des récompenses telles que le Prix Bayeux est extrêmement importante. Elles contribuent à mettre en lumière l'importance de ce type de reportages, pas seulement en Chine, mais aussi dans bien des endroits où cela est grandement nécessaire, aujourd'hui plus que jamais. Et des récompenses comme le Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis sont particulièrement porteuses d'espoir.

Maintenir la flamme allumée

Ce sont les jeunes d'aujourd'hui qui devront maintenir allumée la flamme du journalisme indépendant et qui devront trouver les moyens de faire ressortir la vérité au milieu du déluge de fausses informations et de manœuvres de manipulation. Pour ne pas seulement couvrir l'actualité. Mais pour la découvrir. Pour l'équipe de la BBC en Chine, savoir que notre travail vous a inspirés et penser qu'il pourrait vous encourager un jour à parcourir le monde pour voir ce qui s'y passe vraiment, à révéler ce que les puissants veulent passer sous silence, est la plus grande récompense à laquelle nous pouvions rêver.

John Sudworth, lauréat du Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis 2020



© Yang Bialia

« Je déteste la guerre, mais elle ne cesse de venir à moi »

Ed Vulliamy, 67 ans, reporter de guerre britannique, revient au Prix Bayeux un an après avoir été président du jury. Avec humour et sensibilité, et dans un français presque parfait, il parle de son expérience de "marin naufragé" et des nouvelles formes de guerre.

Comment êtes-vous devenu correspondant de guerre ?

Par hasard. Je déteste la guerre, mais elle ne cesse de venir à moi. La seule guerre que j'ai choisi de couvrir est la guerre d'indépendance irlandaise, parce que c'est le pays de ma grand-mère. Mon truc à moi, c'est le crime organisé. Je me suis installé en Italie pour travailler sur la mafia italienne, mais à la demande de mon journal,

The Guardian, j'ai dû couvrir la guerre en Irak puis en ex-Yougoslavie. Mes trois ans de *dolce vita* à Rome se sont transformés en enfer dans la guerre des Balkans. Après l'Italie, j'ai voulu enquêter sur la mafia à New York, quand est survenu l'attentat du 11 septembre 2001. La ville est devenue un champ de bataille et j'ai été renvoyé en Irak, où j'ai retrouvé des criminels de guerre cruels et impunis.

Que signifie selon vous "couvrir une guerre" ?

Couvrir une guerre, ce n'est pas la glorifier, ni encenser ses combattants. Notre devoir est de montrer l'abomination de la guerre, ses conséquences sur les civils. Sur le terrain, je n'arrive pas avec un gilet pare-balles estampillé "presse". Je préfère le maillot de foot local qui me permet d'avancer incognito, comme un touriste, un marin

Embedded

Le journalisme embarqué, désigné par l'anglicisme journalisme *embedded* est une forme de journalisme dans laquelle un reporter est pris en charge au sein d'une unité militaire et quelquefois lui-même habillé en tenue militaire dans une zone de conflit.

les ans lors des commémorations et en 2006, j'ai été appelé à témoigner devant le Tribunal international de La Haye. C'était la première fois depuis Nuremberg qu'un journaliste témoignait sur la guerre dans un tribunal. Il n'y a pas de "retour à la normale" possible.

Pouvez-vous nous raconter votre 11 septembre 2001 ?

Je dormais chez ma copine, tout habillé, sur le sofa. Après avoir conduit sa fille à l'école, elle m'a secoué : « *tu devrais te réveiller*, m'a-t-elle dit. *Le World Trade Center est en feu* ». Quel piteux journaliste ! Sur place, tout le monde fuyait et moi je tentais d'approcher, de comprendre. Il y avait un épais brouillard ; je croyais voir des mouches, c'étaient

des gens qui sautaient des tours en flammes. Ce matin-là, 3 000 personnes sont parties au travail et ne sont pas revenues. La

réponse de New York a été d'une très grande dignité ; on a érigé un mémorial pour la paix. Mais d'un autre côté, le président Bush en a fait quelque chose de belliqueux. Une envie de revanche, qui a déclenché les guerres qui ont suivi. J'en retiens un sentiment "aigre doux". On dit que c'est le jour qui a changé le monde, mais je ne sais pas encore dans quel sens !

Propos recueillis par les élèves de Première spécialité histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques du lycée Charles de Gaulle à Caen.

naufagé débarqué au milieu du chaos. La guerre n'est pas que du "bom bom". Ce qui se déroule sur le champ de bataille, ce n'est qu'1% de la guerre. Le reste se joue ailleurs, dans la société. À Sarajevo, je ne cherchais ni les chefs de guerre ni le front ; je voulais voir un match de foot, un concert. Pour me rapprocher des gens.

Peut-on ne pas prendre parti ?

Lors de l'invasion américaine en Irak en 2003, je savais que Saddam Hussein n'avait pas d'armes de destruction massive. C'était un "putain de mensonge" de l'administration Bush, que j'ai dénoncé et qui m'a valu d'être censuré. Le film *Official Secrets* de Gavin

Hood raconte mon histoire. J'ai refusé d'être "embedded" (embarqué) avec les troupes américaines, pour ne pas prendre parti. Je suis parti tout seul, avec mon fixeur et mon photographe, sans la protection de l'armée. C'était très dangereux, mais j'étais libre. Écrire ou filmer la vérité, aussi terrible soit-elle, est notre métier.

Quelles évolutions voyez-vous dans les guerres d'aujourd'hui ?

Il existe de nouvelles formes de guerre qui sont plus cruelles que les guerres "classiques". La guerre des narcotrafiquants au Mexique a déjà fait trois fois plus de morts que le conflit en ex-Yougoslavie. Certains disent que ce n'est pas une guerre. Pourtant, ce n'est pas la paix. Malgré tous les semblants de normalité, les gens ont peur. Les guerres les plus importantes de votre génération sont celles contre la drogue et pour le climat. Ce sont des guerres qui font partie de notre société et sur lesquelles vous pouvez agir. Le futur est entre vos mains. Je ne fais pas de morale sur la drogue, mais quand je vois des jeunes, je leur dis : « *cette "merde" que vous consommez, savez-vous d'où elle vient ?* » Une ligne blanche de cocaïne, c'est

une ligne rouge du sang mexicain ou colombien.

Quelle est votre plus grande peur ?

Dans la guerre, la peur est la plus grande amie de l'homme, celle qui sauve des vies. Ce que je crains le plus, c'est la torture. Je l'ai découverte au Mexique. Une collègue a été enlevée et sa dépouille retrouvée trois semaines plus tard, mutilée et violée. Dans une guerre "classique", il y a des belligérants, une cause. On peut

choisir entre deux partis. Dans ces nouvelles guerres sans idéologie, la cause est la violence elle-même. D'une cruauté inimaginable et difficile à écrire. Dans mes articles, je ne

donne pas tous les détails, c'est la limite entre la vérité et la pornographie de la violence.

Avez-vous déjà été blessé ?

Jamais sur le terrain ! Mais de retour d'Irak, un après-midi, à cinq minutes de mon bureau à Londres, j'ai entendu une déflagration venue d'un chantier. J'ai cru que c'était une bombe et j'ai réagi comme à la guerre : j'ai sauté de cinq mètres pour me mettre à l'abri. Résultat : une multitude de fractures à la jambe et un an de morphine !

Est-il difficile de partir en laissant les gens sur place ?

C'est horrible. Nous sommes comme des touristes qui repartons au chaud. Je ne peux pas, comme les grands reporters de guerre, enchaîner les conflits. Chaque fois, j'ai un sentiment de culpabilité et de douleur, l'impulsion d'abandonner les gens. Quand j'ai découvert les camps d'extermination en Bosnie en 1992, j'ai essayé d'oublier. Mais on ne peut pas échapper à l'enfer. Je retourne sur place tous

Le plus important, c'est d'échanger avec vous

Le futur est entre vos mains

PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE DES CORRESPONDANTS DE GUERRE

LA CÉRÉMONIE DE REMISE

Bertrand Deniaud, vice-président de la Région Normandie en charge des lycées et de l'éducation, et Nora Chabib-Thomas, élève au lycée Arcisse de Caumont de Bayeux, remettent **le prix Région Normandie des lycéens et des apprentis** lors de la soirée de remise des prix du 28^e Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre, animée par Nicolas Poincaré, journaliste de radio et télévision (au centre).

INTERVIEW DU PRÉSIDENT DU JURY

"MONTRER LA VIOLENCE, MAIS PAS AVEC VIOLENCE"

Manoocher Deghati, photojournaliste depuis 40 ans, est contraint de fuir l'Iran en 1985. Il photographie par la suite de nombreux conflits à travers le monde. L'exposition Eyewitness retraçant sa carrière, lui est consacrée durant cette 28^e édition du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre dont il est le président du jury.



Pourquoi le sujet des enfants soldats revient-il dans vos photos ? Que représentent-ils pour vous ?

Je photographiais beaucoup de zones de conflit, mais mon but n'était pas de photographier la guerre avec les soldats qui tirent. Je voulais montrer les conséquences de la guerre, ce qu'elle fait sur

les civils, surtout les femmes et les enfants. Partout, ce sont les enfants qui souffrent le plus parce qu'ils n'ont rien à voir avec tout ça. Ils sont là au milieu des grands fous qui se tirent dessus. Certains meurent, d'autres sont pris pour être des enfants soldats. On les utilise. C'est pour cela que je voulais montrer ces photos en France,

pour que vous, les nouvelles générations, sachiez comment vivent les enfants ailleurs, pour que vous sachiez la valeur de la démocratie.

Que ressentez-vous en voyant de nouveau vos photos exposées dans les rues de Bayeux ? Avez-vous l'occasion d'exposer ces photos-là ?

J'éprouve beaucoup de plaisir car on fait des photos pour les montrer au public et pour savoir ce qu'elles valent. J'expose un peu partout dans le monde et j'ai fait un choix spécifique pour Bayeux. Ce n'est pas facile d'en choisir vingt-cinq parmi des milliers. Je ne voulais pas montrer des photos "trop dures" même si elles le sont, comme celles de l'enfant qui portent des mines ou de celui avec un fusil. Mais ce ne sont pas des cadavres. Je voulais montrer la violence, mais pas avec violence.

Vos photos de la révolution iranienne datent de 40 ans. Que pourriez-vous photographier aujourd'hui en Iran ?

Malheureusement, je suis en exil de mon

DES PRIX

pays depuis 36 ans. Si j'y retourne un jour et qu'on me laisse travailler, ce qu'ils ne me laisseront jamais faire, je photographierais sûrement une nouvelle génération. Ce ne sont plus les mêmes Iraniens que ceux que j'ai connus. Ils ont changé. J'aurais envie de photographier l'effet de ce régime dictatorial fondamentaliste musulman sur les femmes et les enfants. Je voudrais montrer ce qu'ils sont devenus en vivant sous ce régime.

Que représente pour vous le rôle de président du jury du Prix Bayeux Calvados-Normandie ?

Ce sont des responsabilités importantes et ce n'est pas facile de "gérer" 43 jurés. C'est important pour moi de mettre la lumière sur des histoires dont on ne parle pas, comme le Myanmar dévasté par la guerre avec des enfants et des gens qui meurent chaque jour. Et c'est très important d'encourager les jeunes journalistes, de soutenir les jeunes générations qui vont dans les zones de conflit.

Propos recueillis par Sarah Colombel, Maïwenn Laurec et Alice Saint

→ PALMARÈS DU 28^e PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE

Trophée photo - Prix Nikon

1^{er} prix : Photographe birman anonyme
– **La révolution du printemps** –
MYANMAR – *The New York Times*

Trophée presse écrite

Prix du Département du Calvados

1^{er} prix : Wolfgang BAUER – **Among Taliban** – AFGHANISTAN – *Zeit Magazin*

Trophée radio

Prix du Comité du Débarquement

1^{er} prix : Margaux BENN – **À Kandhar, des villages entiers sont devenus terrains minés** – AFGHANISTAN – *Europe 1*

Trophée télévision

Prix Amnesty International

1^{er} prix : Orla GUERIN et Goktay KORALTAN – **Les tireurs d'élite au Yémen** – YÉMEN – *BBC*

Trophée télévision grand format

Prix de la Ville de Bayeux

1^{er} prix : Damir SAGOLJ et Danis TANOVIC – **When we were them** – BIHAC, BOSNIE HERZEGOVINE – *Al Jazeera Balkans*

Prix jeune reporter (presse écrite)

Prix Crédit Agricole Normandie

1^{er} prix : Thomas D'ISTRIA – **Révolution dans la dernière dictature d'Europe** – BELARUS – *Le Monde*

Prix de l'image vidéo (télévision et télévision grand format) – Prix Arte / France 24 / France Télévisions

1^{er} prix : Damir SAGOLJ et Danis TANOVIC – **When we were them** – BIHAC, BOSNIE HERZEGOVINE – *Al Jazeera Balkans*

Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis (télévision)

1^{er} prix : Orla GUERIN et Goktay KORALTAN – **Les tireurs d'élite au Yémen** – YÉMEN – *BBC*

Prix Ouest-France - Jean Marin (presse écrite)

1^{er} prix : Wolfgang BAUER – **Among Taliban** – AFGHANISTAN – *Zeit Magazin*

Prix du public (photo) - parrainé par l'Agence Française de Développement

1^{er} prix : Abu Mustafa IBRAHEEM – **Gaza : 11 jours de bombardements** – GAZA – *Reuters*

MÉMORIAL DES REPORTERS

"Ils sont morts car ils sont journalistes"

Président de Reporters sans frontières depuis 2017, Pierre Haski a assisté pour la première fois de sa longue carrière au dévoilement de la stèle au Mémorial des reporters. À l'issue de la cérémonie, le célèbre chroniqueur de France Inter a accepté de répondre à quelques questions.



© Sarah Colombel

Que représente pour RSF le dévoilement de cette stèle ?

C'est l'un des moments les plus émouvants et durs de l'année pour les journalistes parce qu'on prend conscience du sacrifice de dizaines et de dizaines de nos confrères à travers le monde dans l'exercice de leur métier. Ils sont morts car ils sont journalistes.

Deux reporters sont morts en Europe l'année dernière. Qu'est-ce que ça vous évoque ?

Au cours des dernières années, quatre journalistes ont été assassinés brutalement en Europe : à Malte, en Slovaquie, au Pays-Bas et en Grèce. À chaque fois, c'est lié au crime organisé. Ce sont des gens qui enquêtent sur des réseaux criminels influençant la politique parce que c'est ça qui est en jeu. [...]

Donc oui, il y a une vraie inquiétude sur le fait que l'Europe, où l'on pensait que les journalistes étaient protégés, soit touchée. À Malte, le cas de Daphney Caruana

Galizia est édifiant. Elle se réveille un matin, descend prendre sa voiture, met le contact et "BOUM !", la voiture explose. C'est terrible ! Et l'enquête fait qu'on tombe sur un réseau criminel qui avait ses entrées dans les services du Premier ministre.

La porosité entre la classe politique et le crime organisé risque-t-elle de s'accroître ?

Les crises économiques ou sanitaires, comme celle du Covid, accentuent cette porosité. Ou en tout cas la criminalisation parfois de la vie politique. Ce n'est pas une règle absolue, heureusement. Je pense que le vrai rempart à cela est dans la mobilisation des citoyens qui doivent aussi réaliser ce que représentent les journalistes : des hommes et des femmes qui risquent leur peau pour révéler des scandales et rendre la vie publique et démocratique plus propre. C'est ça le journalisme : pas ceux qui palabrent sur des plateaux télé, mais ceux qui enquêtent et qui fouillent.

Devoir de mémoire

Familles, amis et collègues des journalistes honorés sont chaque année présents lors de la cérémonie. Parmi eux, la femme et les deux enfants du reporter espagnol Roberto Fraile, tué avec son ami David Beriain au Burkina Faso, ont tenu à évoquer avec émotion quelqu'un « qui voulait absolument montrer ce qui était dans l'obscurité. Son métier, c'était sa vie. C'était un homme courageux, mais aussi un père attentif. C'est l'image que nous voulons garder de lui ».

Présent pour évoquer la mémoire du photojournaliste indien Danish Siddiqui, mort en Afghanistan, John Pullman, le directeur international du pôle audiovisuel de l'agence Reuters, ne cache pas son émotion lorsqu'on l'interroge sur l'importance de ce rendez-vous : « Oh ! Bayeux, c'est très important. C'est un endroit, l'un des premiers à être libérés lors de la Seconde Guerre mondiale, où la liberté veut dire quelque chose. Ces journalistes se sont sacrifiés pour montrer au monde ce qui se passe sur la planète. Voir tous ces noms, ça nous touche. Ça nous rappelle tous les risques qu'ils prennent. Oui, c'est important de les honorer ainsi ».



© Laurent Derouet

L'homme derrière les blocs

Laurent Baglan est la 3^e génération d'une famille de tailleurs de pierre basée près de Blois. Chaque année, c'est son entreprise qui réalise les stèles du Mémorial des reporters sur lesquelles sont inscrits les noms des journalistes tués. Cette année, c'est la 31^e qu'il fabrique avec toujours à l'esprit que c'est « une réalisation qui sort de l'ordinaire ». Chaque stèle nécessite en moyenne « trois jours de travail à la machine. On utilise un bloc de calcaire de Charente de 2,80 m pour obtenir ces stèles qui font au final 2,70 m ». Pour lui, c'est « une véritable fierté » de confectionner ces ouvrages robustes à jamais fixés dans la terre de Bayeux.

Articles réalisés par Lise Marie, Célia Rose, Manuela Madeleine, Simon Métairie et Alexis Chayavong

EXPOSITION

DES TRACES
D'HUMANITÉRACONTER L'HUMAIN
AVANT TOUT

Des traces d'humanité de Rémy Ourdan et Damir Sagolj, exposition événement de cette 28^e édition du Prix Bayeux, nous transporte à Sarajevo durant la Seconde Guerre mondiale et en 1992, aux temps du siège de la ville. La population de la capitale de Bosnie-Herzégovine est alors composée de Serbes, Croates et Bosniaques, « des forces communautaires, des gens qui défendaient l'idée de vivre ensemble, quelles que soient leur communauté et leur religion », nous explique Rémy Ourdan. Tous défendent l'idée de vivre ensemble dans le respect et l'entraide mutuelle.

Raconter l'histoire des juifs de Sarajevo au

travers d'anecdotes et de moments de vies entrecroisés est l'idée proposée par cette exposition qui mélange articles de presse, documents historiques et œuvres artistiques. « C'est une exposition truffée d'anecdotes, d'histoires extraordinaires de gens qui ont sauvé des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale et dont les enfants de ces mêmes familles ont sauvé des enfants des familles sarajeviennes pendant le siège. »

L'histoire du couple Hargada

Parmi ces anecdotes, celle qui nous touche le plus est nommée *N'abandonne pas tes amis*. Elle raconte l'histoire du couple Hargada qui se lie d'amitié avec la famille Kabillo, sa voisine. Face aux chasseurs de juifs, les Hargada prendront la décision de cacher les Kabillo en 1941. En 1984, le couple se voit décerner le titre de "Justes parmi les Nations" pour avoir aidé ses voisins et amis. L'exposition raconte aussi l'histoire de convois d'évacuation organisés par les juifs sarajeviens, qui permettaient d'échapper au siège et dans lesquels des musulmans étaient cachés grâce à de faux papiers fournis par les juifs. Pendant son siège qui a duré de 1992 à 1996,



© Alice Saint

« Sarajevo a résisté, Sarajevo aurait dû mourir. C'est une ville qui a défendu cette idée de vivre ensemble et c'est toujours le cas ».

Propos recueillis par Petra de Ribeiro, Jasmine Monot

RENCONTRE

"Une certaine idée de la Normandie"



© Laurent Derouet

Président de la Région Normandie, Hervé Morin est venu découvrir l'exposition Des traces d'humanité, conçue par Rémy Ourdan et Damir Sagolj. Il a également pris le temps de répondre à quelques questions des lycéens reporters.

Qu'évoque pour vous ce Prix Bayeux ?

Bayeux, c'est évidemment une ville qui compte dans l'histoire de la Normandie et ce n'est pas un hasard si ce rendez-vous s'y déroule. C'est une certaine idée de la Normandie, un territoire qui œuvre pour la paix en évoquant la guerre, les conflits. Qui met en lumière le travail de ces journalistes qui prennent des risques pour nous montrer ce qui se passe dans le monde, pour nous éclairer. C'est aussi un événement qui accorde une large place à la jeunesse, à l'éducation. C'est aussi ce que nous nous efforçons de faire avec le Forum mondial Normandie pour la Paix et le Prix Liberté, où 6 000 jeunes de 15 à 25 ans ont choisi cette année d'honorer une jeune Afghane de 23 ans qui lutte pour le droit des femmes.

Lors de la cérémonie au Mémorial des reporters, plusieurs voix ont pointé une situation dégradée pour le travail des reporters, même en Europe. Qu'en pensez-vous ?

Je ne sais pas si les reporters sont plus en danger en Europe ou en France aujourd'hui. Ce qui est sûr en revanche, c'est qu'il y a une montée de l'intolérance qui vise notamment les journalistes, que la problématique de la

concentration des médias dans les mains de quelques grands groupes pose question sur la liberté des rédactions à faire leur travail avec indépendance. Nous avons la chance d'être un pays attaché à la liberté de la presse mais il faut rester vigilant.

Lors des rencontres HCR*, la question des réfugiés a été évoquée. Pensez-vous que l'on en fait assez pour eux ?

On peut sûrement en faire plus mais la France, dans ses territoires, dans ses villes, garde une culture de l'accueil. On l'a vu avec ce qui vient de se passer en Afghanistan, de nombreuses voix se sont élevées pour que chacun prenne sa part pour offrir des lieux où accueillir ces milliers de réfugiés. Ici, en Normandie, ce sont notamment les acteurs culturels qui se sont mobilisés au travers des CDN [Centres dramatiques nationaux, NDRL] pour accueillir des artistes menacés dans leur pays.

Propos recueillis par Simon Métairie et Alexis Chayavong

* Rencontres organisées jeudi 7 octobre à Bayeux en partenariat avec le quotidien Ouest France et le HCR, l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés (voir p. 10)

LES RENCONTRES HCR

© Laurent Derouet



Les rencontres du Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (HCR), animées par Alexandra Turcat, journaliste à Ouest-France et par Léon Billaux et Pauline Sutterlet, tous deux élèves du lycée Jeanne d'Arc de Bayeux, portent sur les 70 ans de la Convention de Genève, document juridique clé pour le statut des réfugiés. Un moment convivial et fort en émotions avec les témoignages de Farhad Atae, jeune entrepreneur afghan, et Alham Jarban, artiste yéménite, qui rappellent, si besoin en était, que les réfugiés quittent leur pays parce qu'ils n'ont pas le choix et qu'ils ne choisissent pas leur pays d'accueil.

© Alexis Chayavong



Farhad Atae entouré de Pauline Sutterlet et Léon Billaux, lycéens co-animateurs de la rencontre

TÉMOIGNAGE

"MA LANGUE MATERNELLE, C'EST L'ART"

Le graffiti est une « manière de dénoncer et de se faire entendre ». Alham Jarban est une réfugiée yéménite arrivée en France en 2018. Son parcours de femme aux origines somaliennes et éthiopiennes est difficile dès son plus jeune âge. « Avec mes cheveux bouclés, on me disait que j'étais moche. » Victime de racisme, elle commence vers 15 ans à défendre ses opinions à travers les graffitis. « L'art me permet de parler de mon histoire. » Ses graffs prennent un ton politique et son nom d'artiste devient alors Warrior Eyes, nom qui n'est pas anodin puisqu'au Yémen les femmes sont obligées de porter le voile et que toute sa vie elle n'a « vu que des yeux ».

Des yeux que l'on retrouve dans chacune de ses œuvres pour dénoncer des droits inexistantes. La situation des femmes est si difficile qu'elle ne parvient pas à trouver « les bons mots » pour décrire leur vie. Ses œuvres ne plaisent pas au gouvernement. « Au Yémen, le graffeur est en danger de

© Laurent Derouet



mort et plus encore s'il s'agit d'une femme. » Elle quitte en 2016 son pays avec sa famille pour la Jordanie où elle reste deux ans avant de partir pour la France. Arrivée à Paris, elle intègre les Beaux-Arts et rejoint un atelier d'arts où elle fait de la sculpture sur bois et sur métal. Aujourd'hui, elle attend ses papiers afin de retourner voir sa famille en Jordanie. Elle est fière de ce qu'elle est : « La liberté c'est dans la tête. Au

LA CONVENTION DE GENÈVE
UN TEXTE FONDATEUR

« On préférerait ne plus exister », nous dit Céline Schmitt en évoquant les 71 ans du HCR, dont elle est la porte-parole en France. « Notre rôle principal est d'être le gardien de la protection des réfugiés et de la convention de Genève », qui protège et trouve des solutions pour tous types de réfugiés. Créé en 1951, ce texte définit le statut des réfugiés et son protocole de 1967 inclut tous les réfugiés, sans limites géographiques ni temporelles. Malgré ses 70 ans, la Convention de Genève demeure pour Céline Schmitt « un texte primordial pour la protection des réfugiés, protecteur et moderne ». L'interprétation du texte évolue au fil du temps et permet de s'adapter au contexte mondial en protégeant de nouvelles personnes comme les réfugiés climatiques ou les personnes en danger en raison de leur orientation sexuelle. Le but premier de la convention est de leur donner accès au monde du travail et à l'éducation. Cent quarante-cinq pays ont ratifié cette convention qui concerne quelque quatre-vingt-deux millions de déracinés dans le monde.

Plus d'infos sur unhcr.org

Yémen, j'étais avec tout ça (le niqab) mais ma tête était libre. J'ai changé extérieurement mais les vêtements n'ont pas changé ma personnalité ». Elle nous encourage à profiter de la chance que nous avons de pouvoir choisir et de faire ce que l'on aime.

Articles réalisés par Sarah Colombel, Maïwenn Laurec et Simon Metairie

S'élever au milieu des ruines,
danser entre les balles

VIVRE À CÔTÉ DES COMBATS

Photojournaliste iranienne, Maryam Ashrafi photographie les luttes menées par les forces kurdes contre les mouvements djihadistes en Syrie depuis 2012. Les trente-quatre photos de son exposition *S'élever au milieu des ruines, danser entre les balles* sont prises en Syrie, surtout à Kobané.

© Alice Saint



Hors des lignes de front

Elles mettent en lumière « l'arrière de la guerre », la vie hors des lignes de front que l'on voit peu dans les médias, ce quotidien si particulier, fait d'enfants qui jouent, de funérailles, d'attente, d'exil... Tous ces moments qui depuis des années font partie de

leur vie. La guerre n'est pas seulement faite de combats, mais aussi de tranches de vie et d'humanité, d'« instants de joie et de tristesse ».

Elle photographie « les conséquences invisibles de la guerre » et veut valoriser ce peuple qui est, pour elle, un modèle de courage. Elle s'intéresse particulièrement aux combattantes kurdes et se dit « fascinée » par ces femmes « si fortes et importantes dans la société. Les photographier, c'est essayer de leur donner plus de pouvoir ». En effet, les combattantes kurdes sont parmi les seules femmes de cette région du monde à prendre les armes aux côtés des hommes et se revendiquent avec « les

mêmes droits et la même puissance qu'eux ». Chaque détail de cette exposition est réfléchi. Pour Maryam Ashrafi, le choix du noir et blanc, l'absence de couleur, permettent de se concentrer réellement sur « le sujet de la photographie ». Ce n'est pas seulement une vision artistique, cela accentue et intensifie les émotions perçues. La disposition des images n'est pas non plus laissée au hasard. Se déplacer de manière circulaire permet de définir un cercle marquant la routine de la vie des Kurdes, entre joie, tristesse et combats. Chaque moment passé auprès des Kurdes « a changé sa vision du monde », l'a transformée.

Article réalisé par Lise Marie
et Alice Saint

© Alice Saint



RENCONTRE



© Delphine Ensenat

LES FEMMES ACTRICES DE PAIX

Cette table ronde réunissant Marie-Cécile Naves, sociologue et directrice de l'Observatoire Genre et Géopolitique à l'IRIS, et Kamal Redouani, grand reporter et réalisateur du documentaire *Syrie : des femmes dans la guerre* soulève de nombreuses questions. Ces échanges très intéressants et inspirants apportent des points de vue que l'on n'a pas l'habitude d'entendre. Ici, on nous parle de femmes qui se battent, qui prennent des risques. Alors qu'habituellement, nous voyons des images de femmes qui portent des bébés et protègent des enfants. Rappelons tout de même que les femmes représentent la moitié de l'humanité. C'est bien désolant de devoir se poser la question du rôle des femmes ou non dans la guerre, et surtout, dans les processus de paix. « Les hommes détruisent, les femmes reconstruisent. Elles se battent pour la vie dans une discrétion totale, elles se battent en construisant », précise Kamal Redouani, face à un public intergénérationnel et mixte, pour combattre le cliché des femmes victimes passives et silencieuses.

Article réalisé par Petra de Ribeiro, Jasmine

50 ANS DE MÉDECINS SANS FRONTIÈRES QUELLES RELATIONS AVEC LES JOURNALISTES ?



© Abdulmonam Essa

Créé en 1971 par des médecins et journalistes, Médecins Sans Frontières (MSF) est présent dans 70 pays. Autour de Claude Guibal, journaliste, Rony Brauman, médecin et ancien président de MSF et Pierre Mendiharat, directeur adjoint, plusieurs reporters de guerre témoignent de leurs relations avec les humanitaires.

Soigner ne suffit pas

Ils se croisent et se côtoient sur les terrains de guerre, mais ne font pas le même métier. Les médecins sont visibles, tandis que les journalistes sont plus discrets et restent généralement moins longtemps sur place. Ils échangent quelques informations mais leur relation peut sembler un peu étrange, entre confiance et méfiance. « Soigner ne suffit pas, il faut aussi témoigner », explique Rony Brauman. Mais l'information est à double tranchant : elle peut aider comme elle peut représenter un danger.

RENCONTRE

Nuances de gris ukrainiennes

Rafael Yaghobzadeh a 30 ans et il est photojournaliste, profession dans laquelle il baigne depuis tout petit puisqu'il est le fils d'Alfred, légende de la profession. « C'est sûrement lui qui m'a transmis le virus. » Il a seulement 15 ans lorsque ses premières photos sont publiées, presque sous le manteau. Et à 18 ans, il commence à travailler officiellement, en France et à travers la planète. Mais c'est l'Ukraine qui va devenir son terrain de prédilection dès 2014, quelques semaines avant le début de la révolution de Maïdan. À Bayeux, il est d'ailleurs présent pour **Territory**, un livre consacré à ce pays, réalisé à partir du négatif de ses clichés. C'est le deuxième volet de sa trilogie ukrainienne. Mais pourquoi avoir fait ce choix ? « Aussi fou que cela puisse paraître, c'est d'abord le hasard qui m'a guidé. Je me suis simple-

Il rappelle qu'en 1984 en Ethiopie, « l'aide tuait plus qu'elle ne sauvait ». MSF intervient auprès de la population victime de la famine à la demande du gouvernement. Les journalistes évoquent des causes naturelles (criquets et sécheresse). On parle « de victimes pures, de victimes innocentes » mais en réalité, il s'agissait « d'une famine politique » qui a tué un million de personnes.

Une succession de négations

Retour également sur l'attentat à la maternité de MSF à Kaboul le 12 mai 2020, qui a fait 25 morts, 13 bébés sans mère et une sage-femme brûlée vive. Luc Mathieu, journaliste, enquête. Les responsables demeurent inconnus. Les talibans, l'État islamique ? Personne n'a revendiqué cet attentat, on est seulement face à une succession de négations... MSF se pose alors la question de représenter un danger pour la population en étant une cible. Guillaume Binet, photojournaliste, part et travaille au Yémen avec MSF où il est plus simple et moins dangereux pour un photo-graphe indépendant de travailler.

Article réalisé par Maïwenn Laurec, Sarah Colombel, Jasmine Monot

ment trompé de raccourci sur mon clavier d'ordinateur et la photo s'est retrouvée en négatif. Je me suis dit : c'est génial, c'est esthétique. » Selon lui, « le noir signifierait la guerre et le blanc la paix. Moi je veux montrer le gris... Et que les gens se questionnent sur ce gris et sur ces clichés presque intemporels ».

Grièvement blessé dans le Haut-Karabakh aux côtés du reporter du Monde Allan Kaval, il se souvient de ce 1^{er} octobre 2020 : « C'était notre premier jour sur place. L'endroit où nous étions était très calme. Trop peut-être... ». Tout à coup, un déluge de feu s'abat sur eux. « Dix missiles nous sont tombés dessus en 30 secondes. C'est très long 30 secondes... » Blessé à la jambe, une chaîne humaine se met en place pour l'évacuer avec son compagnon, touché au ventre. Un douloureux épisode qui ne va pas l'empêcher de retourner sur le terrain.

Article réalisé par Célia Rose et Manuela Madeleine

RENCONTRE

IMMERSION DANS UNE AUTRE RÉALITÉ



© Alice Saint

Karim Ben Khelifa est réalisateur et photojournaliste depuis plus de 20 ans. Lors de sa rencontre avec les lycéens, il présente son métier qu'il considère comme un métier passionnant mais difficile, instable et solitaire. Il parle de prises de risques, de questions sans réponses et d'incertitudes. Sans oublier la peur, bien réelle et nécessaire. Il partage aussi une anecdote qui nous a marqués. En Irak en 2004, « il y a eu plusieurs attentats au même endroit. Je me suis retrouvé là au milieu, je n'étais pas prêt ! Je prenais des photos mais je les prenais sans savoir vraiment ce que je faisais. J'étais traumatisé. Cet événement m'a changé, m'a laissé des séquelles et on apprend à vivre avec. Il y a des choses qu'on n'oublie jamais ».

Il s'intéresse aussi à la société, à l'économie et à l'environnement d'un pays. Pour nous informer sur le conflit qui se déroule à l'Est du Congo, il a imaginé **Seven Grams**, une application en réalité augmentée qui fait le lien entre les conflits et la fabrication de nos smartphones. « Il y a 130 groupes armés à l'Est du Congo. Je vais aux sources du conflit et pas forcément là où se trouvent ces groupes armés. » En moyenne, nous regardons nos téléphones plus de 2 600 fois par jour. Mais on ne se demande jamais qui les fabrique. À l'intérieur se cachent des minéraux et métaux rares. Ceux qui extraient ces composants des mines sont en fait des enfants qui vivent dans des zones dangereuses et risquent d'être tués. Avec l'application **Seven Grams**, Karim Ben Khelifa veut nous amener à nous questionner sur une consommation éthique de nos outils numériques et « à demander aux fournisseurs de vendre quelque chose de propre ».

Application à télécharger sur sevendegrams.org

Article réalisé par Célia Rose et Manuela Madeleine

PORTRAIT



© Laurent Derouet

Jean-Pierre Canet : Obsession journaliste

Jean-Pierre Canet est un journaliste reporter de guerre français, mais pas que... « Obsédé », comme il le dit lui-même, par l'investigation, en particulier sur les zones de guerre, il a couvert de nombreux conflits, notamment en Irak. Il a d'ailleurs réalisé la série documentaire *Irak, destruction d'une nation* qui cherche à remonter aux origines de ce conflit. Toujours à l'affût de sujets au cœur de l'actualité, il assure vouloir les traiter avec « honnêteté » : « l'objectivité totale

n'existe pas. Ce qui fait un bon journaliste, c'est son honnêteté et les preuves, les faits qu'il rapporte ».

Diplômé de l'Institut pratique du journalisme (IPJ), il a fait ses classes chez RTL et RFI avant de poursuivre son chemin sur des chaînes comme Canal + ou France 2, où il a été pendant un temps rédacteur en chef pour l'émission *Envoyé spécial*. Avec toujours la volonté « de ne jamais lâcher le terrain ».

Dénoncer pour l'intérêt public

Conscient des dangers de son métier, il s'est déjà retrouvé dans des situations délicates où parfois la question d'intervenir directement pour aider les gens présents se posait. « On est humain et parfois on ne peut pas rester de marbre. Mais notre rôle, c'est avant tout de témoigner. Nous sommes des témoins, pas des acteurs d'un conflit. »

Quand on lui parle de dénoncer, il dit oui, mais « dénoncer pour l'intérêt public, avec de vraies preuves ». Lorsqu'on l'écoute, on ressent la passion qu'il a pour son travail. Pour lui, le journaliste « est un contre-pouvoir, mais il n'est pas contre le pouvoir. Il doit l'interroger pour amener la lumière sur des sujets qui nous concernent tous. C'est tout le contraire du complotisme ».

Sincère, animé par l'amour de sa profession, un tel témoignage ne peut que profondément marquer son auditoire.

Article réalisé par Lise Marie

RENCONTRE

Thierry Castel et sa "bande de copains"



© Alexis Chayavong

Devant la tente où se déroulera dans quelques minutes la cérémonie de remise des prix, Thierry Castel est fidèle au poste devant sa voiture. Responsable des chauffeurs bénévoles du Prix Bayeux depuis 2008, il assure « avoir grand plaisir à rencontrer tous ces journalistes et correspondants de guerre qui, depuis quatorze ans que j'ai commencé, viennent à Bayeux. Des affinités se sont créées au fil des années ».

Chaque matin, ils sont six chauffeurs à se retrouver. Lui passe en mairie vers 9 h pour faire le point et vérifier le planning avec la coordinatrice. À l'espace Saint-Patrice, ils ont une salle pour se réunir et se répartir les tâches. Chacun aura ses journalistes à aller chercher ou à raccompagner à la gare, à conduire à leur hôtel ou à un vernissage pour certains. « Nous sommes une équipe, une bande de copains et ça fonctionne bien. »

Certains grands noms de la presse, comme le photographe Patrick Chauvel et sa Ford Mustang, occupent une place particulière dans le cœur de Thierry : « Ce Chauvel, c'est un phénomène », assure-t-il sans vouloir trop en dire. Droit de réserve oblige...

Propos recueillis par Alexis Chayavong

LYCÉENS REPORTERS LEUR CHALLENGE : TROIS JOURS, UNE ÉMISSION

Samedi 9 octobre, en direct de la Halle ô Grains de Bayeux, les lycéens reporters ont réalisé leur première émission de radio filmée. Ils ont partagé leur vision du Prix Bayeux après trois jours à arpenter les rues de la ville, passant des expositions aux rencontres avec les reporters de guerre. Trente minutes d'interviews et de reportages à découvrir sur :

<https://pod.ac-normandie.fr/clemi/video/21315-emission-lyceens-reporters-pbcn-2021mp4/>



© Céline Thiéry



© Céline Thiéry

Ont réalisé ces 8 pages "3 jours en immersion" : Alexis Chayavong, Sarah Colombel, Maïwenn Laurec, Manuela Madeleine, Lise Marie, Simon Metairie, Jasmine Monot, Alice Saint, Célia Rose, Petra de Ribeiro

Ils ont été accompagnés par : Laurent Derouet, Delphine Ensenat

Mise en page : Laurent Lebiez



ILS ONT VOTÉ ILS ONT RENCONTRÉ

Le 4 octobre après-midi, plus de 2 500 jeunes provenant d'une soixantaine de lycées et centres de formation d'apprentis de Normandie ont visionné les 10 films en compétition pour le Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis depuis l'un des 15 sites de projection ou depuis leur établissement grâce à une plateforme numérique.



© Lucie Levasseur

À cette occasion, les élèves et apprentis ont pu échanger avec des reporters de guerre sur les conditions d'exercice de leur métier, ainsi que sur les zones de conflits qu'ils ont été amenés à couvrir. Chaque jeune a ensuite voté pour le reportage qu'il plébiscitait. Le Prix est décerné au lauréat lors de la soirée de remise des prix du 9 octobre à Bayeux.



© Marylène Carre



© Marylène Carre



LES 10 REPORTAGES EN COMPÉTITION POUR LE PRIX RÉGION NORMANDIE DES LYCÉENS ET DES APPRENTIS

La Grèce repousse les migrants en mer

TURQUIE

À la lisière des eaux territoriales turques, un navire de la garde côtière grecque s'enfuit. De leur côté, les Turcs se mobilisent pour sauver un radeau à la dérive. À l'intérieur, onze personnes ont été abandonnées en mer après avoir réussi à atteindre la Grèce et l'espoir d'une vie meilleure en Europe.

Avec les civils sous les bombes

HAUT-KARABAKH

Dans la capitale du Haut-Karabakh, des journalistes rencontrent des Arméniens terrorisés par les bombardements. Dans un sous-sol, ces civils tentent d'oublier le fracas des bombes et de survivre. Dans ces conditions, le reportage sera difficile à faire parvenir en rédaction. Mais il le sera.

Cabo Delgado - Palma

MOZAMBIQUE

Dans le nord du Mozambique, le groupe al-Shabab, lié à l'État Islamique, « tue à sa guise » et force les populations à fuir. À Palma, petite ville assiégée, des familles traumatisées trouvent refuge mais sont affamées.

Idleb : soigner les corps meurtris

SYRIE

Dans la région d'Idleb, marquée par les bombardements syriens et russes, le docteur Matook, 72 ans, soigne bénévolement les victimes du conflit. Dans les camps de déplacés, les blessés n'ont ni traitements, ni médicaments. Les raids aériens avaient sciemment visé les hôpitaux de la province d'Idleb, laissant la population sans infrastructures de santé.

Avec le président Zelensky sur les lignes de front dans l'est de l'Ukraine

UKRAINE

Une équipe a suivi le président ukrainien lors d'une visite aux troupes qui combattent à l'est du pays. Là-bas, les soldats font face aux rebelles soutenus par les Russes. Le conflit qui a débuté il y a sept ans prend une nouvelle tournure avec un renforcement des forces russes.

La traversée

ITALIE / FRANCE

Depuis l'Italie, des milliers de migrants tentent de rejoindre la France en empruntant les cols les plus élevés de la montagne, empruntés normalement par des spécialistes. Parmi eux, des enfants, parfois très jeunes. Côté français, des associations s'organisent pour tenter de leur venir en aide.

Les tireurs d'élite au Yémen

YÉMEN

Les défenseurs des droits de l'homme affirment que les tireurs d'élite houthis ont tué ou blessé plus de 450 enfants à Taiz au Yémen. Les responsables houthis nient les allégations selon lesquelles ils ciblent les enfants et accusent leurs opposants de propager de fausses rumeurs.

La route de Cheli

ÉTHIOPIE

Au nord de l'Éthiopie, dans la région du Tigré, frontalière de l'Érythrée, les signes de conflit sont partout. Le gouvernement éthiopien dit que la guerre est finie, que son maintien de l'ordre dans cette zone est une réussite totale. Les populations, elles, parlent de massacres.

Syrie : quel avenir pour les enfants des djihadistes européens ?

SYRIE

Près de 900 mineurs européens sont toujours retenus dans des camps kurdes de Syrie. Parmi eux, près de 200 jeunes Français grandissent depuis 3 ans dans des conditions sanitaires et sécuritaires très fragiles.

Au Belarus, ils voulaient la démocratie. Au lieu de cela, ils disent qu'ils ont été battus et violés par la police

BIÉLORUSSIE

La Biélorussie, prise en étau entre la Russie et l'Union européenne, est gouvernée depuis des décennies par le président autocrate Alexander Loukachenko. En août 2020, il s'est déclaré vainqueur des élections. Des manifestations immenses ont suivi, puis des mois de répression et de tortures.

➔ 15 SITES DE PROJECTION POUR LE JURY DU PRIX RÉGION NORMANDIE DES LYCÉENS ET DES APPRENTIS *(en italique les reporters présents sur les sites)*



LES LYCÉES REPRÉSENTÉS DANS LE JURY

Calvados

Alain Chartier BAYEUX / Arcisse de Caumont BAYEUX / Jeanne d'Arc BAYEUX / CIFAC CAEN / CFAI CAEN / Sainte-Marie CAEN / Camille Claudel CAEN / Dumont d'Urville CAEN / Pierre Simon Laplace CAEN / Augustin Fresnel CAEN / Microlycée CAEN / Jean Rostand CAEN / Jeanne d'Arc CAEN / Malherbe CAEN / Charles de Gaulle CAEN / Sainte-Ursule CAEN / André Maurois DEAUVILLE / Guillaume le Conquérant FALAISE / Salvador Allende HÉROUVILLE-SAINT-CLAIR / Albert Sorel HONFLEUR / Marcel Gambier LISIEUX / Claude Lehec SAINT-HILAIRE-DU-HARCOUËT / Lycée agricole VIRE / Marie Curie VIRE / Jean Mermoz VIRE

Eure

André Malraux GAILLON / Jacques Prévert PONT-AUDEMER / Risle-Seine PONT-AUDEMER / Marc Bloch VAL-DE-REUIL

Manche

Sivard de Beaulieu CARENTAN / Victor Grignard CHERBOURG / Jean-François Millet CHERBOURG / Sauxmarais TOURLAVILLE / Thomas Helye CHERBOURG / Alexis de Tocqueville CHERBOURG / Charles-François Lebrun COUTANCES / Thomas Pesquet COUTANCES / Edmond Doucet EQUEURDEVILLE / Julliot de la Morandière GRANVILLE / Institution Sévigné GRANVILLE / Lycée agricole MONTEBOURG / Le Verrier SAINT-LÔ / Curie Corot SAINT-LÔ / MFR SAINT-SAUVEUR-VILLAGES / MFR VALOGNES

Orne

Alain ALENÇON / Marguerite de Navarre ALENÇON / Marcel Mezen ALENÇON / Mezeray-Gabriel ARGENTAN / Charles Tellier CONDE-EN-NORMANDIE / Jean Guéhenno FLERS / Les Andaines LA FERTÉ-MACÉ / Jean Monnet MORTAGNE-AU-PERCHE / Marie Immaculée SÉES

Seine-Maritime

Pierre de Coubertin BOLBEC / Jehan Ango DIEPPE / Pablo Neruda DIEPPE / Le Golf DIEPPE / Notre-Dame ELBEUF / Maupassant-Descartes FÉCAMP / Fernand Léger GRAND-COURONNE / François 1^{er} LE HAVRE / Claude Monet LE HAVRE / Gustave Flaubert ROUEN / Blaise Pascal ROUEN / Jeanne d'Arc ROUEN / Jean XXIII YVETOT / Raymond Queneau YVETOT

CE QU'ILS EN PENSENT...

L'émotion

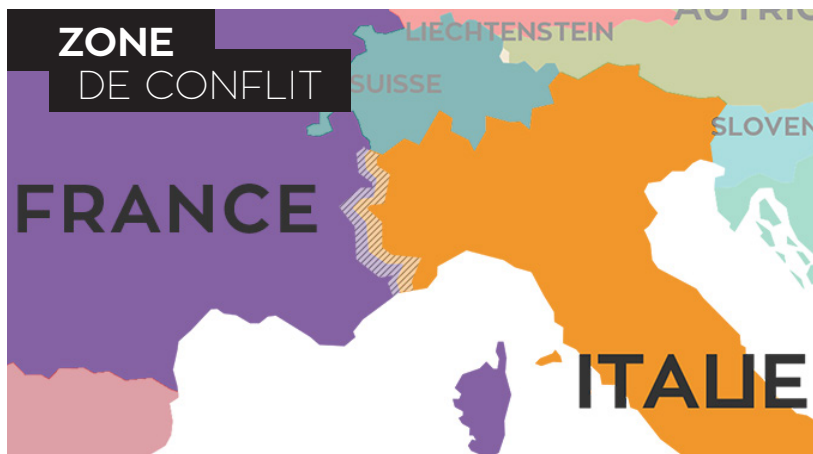
Les reportages nous ont profondément touchés. Nous avons ressenti la peur de tous ces gens, migrant ou fuyant la guerre. C'est une population qui a faim, qui vit dans des camps insalubres, qui est bombardée... Le sort des enfants nous a émus. Ils n'ont pas la chance d'aller à l'école, leurs conditions de vie sont misérables, certains se font tirer dessus et même parfois finissent amputés. Il y a une solidarité incroyable entre eux. Nous avons vu des journalistes s'arrêter pour aider les blessés.

L'information

Cela nous semble important que les reportages soient différents et qu'ils nous apportent des messages et des informations qui nous font réfléchir. Cela nous interroge sur les conditions de vie dans le monde et aussi sur la condition humaine.

Les migrants

La vie là-bas est totalement différente de la nôtre. Ils vivent dans des camps, certains dans la rue. Ils manquent de nourriture, de place pour se loger. Ils n'ont aucune assurance pour leur santé, leurs vies sont en danger en voulant passer les frontières. En Grèce, ils sont parfois rejetés en mer sur un bateau misérable qui n'est pas conçu pour le long trajet entre les deux pays !



France/Italie : la frontière du désespoir

La frontière entre la France et l'Italie dans les Alpes-Maritimes est l'un des principaux points de passage des migrants qui veulent aller dans les pays du nord pour retrouver la paix, dans un monde libre et sans guerre. Ils sont à la recherche de bonnes conditions de vie et d'un système éducatif pour leurs enfants. Les migrants viennent de Syrie, de Turquie, d'Ukraine, du Liban ou d'Irak, mais aussi d'Afrique du nord, d'Iran et d'Afghanistan, où la vie est extrêmement compliquée. La traversée dure environ 16 heures.

Certains parcourent 6 500 kilomètres depuis Kaboul. Actuellement, les Afghans sont les plus nombreux à utiliser ce passage transfrontalier en haute montagne. Certains d'entre eux continueront jusqu'en Allemagne pour y trouver du travail plus facilement qu'en France.

Le froid, la neige, la fatigue

Les conditions de la traversée en haute

montagne sont rudes. Les températures climatiques sont basses, il faut marcher des heures. Pour ne pas se faire repérer, les migrants passent par des cols très hauts et très dangereux, de nuit, dans le froid et dans la neige l'hiver. Dans les convois, il y a aussi des enfants et des personnes âgées. Ils ont faim et sont épuisés ; certains perdent la vie.

L'ONG Médecins du Monde présente au pied des montagnes leur vient en aide. En Italie, des associations leur donnent des vêtements chauds. À Briançon, en France, le Refuge Solidaire, tenu aussi par une association, leur permet de se reposer quelques jours avant de repartir dans leur périple. Du côté français, dès le passage de la frontière, ils risquent de se faire arrêter par la police aux frontières (la PAF) et d'être renvoyés en Italie. Certains tentent la traversée des dizaines de fois. Cela pose beaucoup de questions sur les droits de l'Homme dans le monde.



44 000 migrants

refoulés en 2018 à la frontière italienne, dont 13 500 mineurs.

Source : Direction centrale de la police aux frontières



L'Aquarius

Navire affrété par l'association SOS Méditerranée pour sauver des migrants en mer. Entre février 2016 et décembre 2018, il a secouru 30 000 migrants avant d'être immobilisé pour des raisons politiques et judiciaires. En juillet 2019, il a été remplacé par un nouveau navire, L'Ocean Viking.

QUESTIONS À EDOUARD ELIAS



© Maelyse Rolland

Photoreporter de 30 ans, Edouard Elias témoigne de son expérience dans les pays en guerre. Il rêve que ses photos deviennent des témoignages historiques.

Quel est votre parcours ?

Après le bac général, j'ai commencé des études de commerce, mais ça ne me plaisait pas. J'ai alors intégré une école de photo à Nancy. À la fin de la première année, à 21 ans, j'ai décidé de faire mon stage en Syrie, où j'ai photographié le siège d'Alep. Au retour, j'ai réussi à vendre ma série à une agence : les photos ont été publiées dans *Paris Match*, *Der Spiegel*, le *Sunday Times*. Plus besoin d'aller à l'école, j'étais devenu photoreporter.

Pourquoi la photo ?

J'ai passé mon enfance en Égypte, ce qui m'a donné le goût du voyage. Je vivais en alternance chez mes grands-parents et chez mes parents. Je les photographiais pour donner des nouvelles des uns aux autres. J'aime la photo parce qu'elle capte un instant de vie et en même temps, elle est intemporelle : elle

**J'ai passé mon enfance
en Égypte, ce qui
m'a donné le goût du
voyage**

n'a ni début, ni fin. On peut la tirer et la mettre dans un livre d'histoire où elle devient témoignage. Les photos n'ont jamais fait cesser les guerres, mais elles laissent un témoignage pour ne pas oublier ce qui se passe.

Quand déclenchez-vous votre appareil photo ?

Je travaille au feeling. J'ai toujours mon appareil en bandoulière. Quand je sens que c'est le moment, je déclenche. Parfois, je sais que je ne dois pas y aller, je me retiens. C'est délicat d'entrer chez des inconnus pour photographier. Je dois trouver le moyen d'être accepté et intégré. Ne pas apparaître comme un blanc privilégié par exemple. Je me suis fait plusieurs fois voler mon téléphone portable sur les marchés. Pour eux, ce que j'avais dans la poche représentait un an de salaire.

Combien de temps restez-vous dans un pays ?

Le rythme idéal, c'est trois semaines sur place et une semaine à la maison. Mais c'est devenu très rare aujourd'hui. Les journaux consacrent de moins en moins de budget pour les reportages internationaux, donc on réduit le temps passé sur place. Il faut tout de suite prendre des contacts, se mettre à travailler. Quand je suis parti sur l'Aquarius (lire page 8), j'ai dû rapidement m'intégrer au sein de l'équipe.

Dans quels pays travaillez-vous ?

Je pars dans des pays en guerre ou des dictatures. Je suis allé en Syrie, en Afrique du Sud, au Congo, en Éthiopie, au Kenya, en Centrafrique, en Chine, en Birmanie, au Bangladesh, au Soudan, en Irak et en Ukraine, où je vais bientôt retourner.

Quel est votre souvenir le plus marquant ?

Lors de mon second reportage en Syrie, en 2013, j'ai été capturé par Daesh, avec trois journalistes. Je suis resté en cellule pendant près d'un an, sans appareil, sans rien. On nous changeait de prison régulièrement, un sac sur la tête pour ne pas identifier l'endroit. On nous affaiblissait pour empêcher toute tentative de fuite. Pour me faire sortir, quelqu'un devait payer.

Les négociations avec la France ont duré longtemps.

Ressentez-vous parfois de la culpabilité ?

La première fois que je suis parti en Syrie, j'étais trop jeune : je me suis senti coupable de ne pas en avoir fait assez. Aujourd'hui j'ai trouvé une conduite professionnelle : garder le rôle strict d'observateur, pour ne pas culpabiliser. Mais il m'arrive encore de me sentir impuissant, comme ce jour où j'ai vu un enfant coupé en deux en Syrie. J'ai posé l'appareil, j'ai pleuré et je me suis écarté.

**Articles réalisés par la classe de Première
du lycée agricole de Montebourg**

CE QU'ILS EN PENSENT...

En Biélorussie, ils voulaient la démocratie

Le reportage sur la Biélorussie était à la fois choquant et instructif. Choquant car on voyait de l'intérieur les violences des policiers envers les manifestants alors qu'en principe ils devraient défendre la population. On avait presque l'impression d'y être. Ça faisait mal au cœur. Et les témoignages étaient très durs car ces jeunes n'étaient pas beaucoup plus âgés que nous. On pouvait s'identifier à eux car en plus la Biélorussie n'est pas très loin de la France. Et c'est instructif car c'est un pays dont on n'entend pas beaucoup parler. On se rend compte à travers ces images que nos problèmes sont très relatifs par rapport aux leurs.

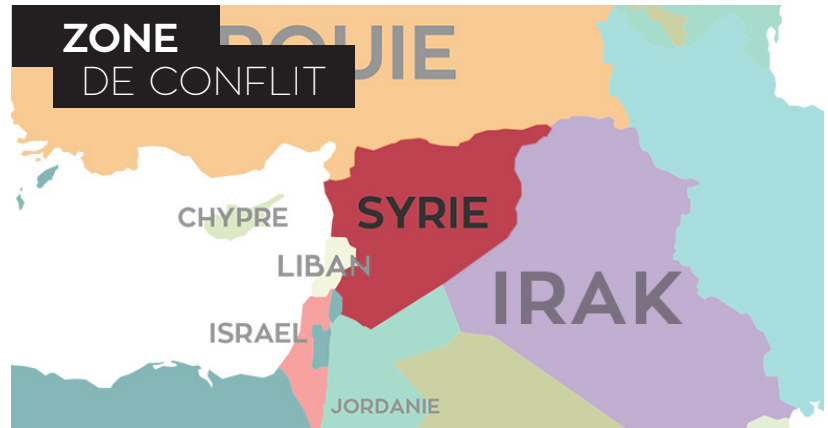
Les tireurs d'élite du Yémen

Dès les premières images, où l'on voit le jeune garçon sauver sa petite sœur qui a pris une balle dans la tête par un sniper, on est sous le choc. Et lorsque plus tard dans le reportage, un autre enfant, toujours triste d'avoir perdu son frère et lui-même blessé, dit à sa mère qu'il préférerait retourner sous les balles pour mourir, on se dit que des enfants ne devraient jamais vivre des situations comme celle-là. C'est très perturbant.



300

Selon le journal *Le Monde* (du 5 mars 2021), près de 300 enfants français et plus de 120 femmes sont retenus dans des camps pour djihadistes. Le sort des hommes n'est même pas évoqué puisque visiblement personne ne souhaite les rapatrier pour les juger. Depuis l'effondrement de l'Etat islamique, seule une poignée d'enfants est revenue en France.



Syrie : quel avenir pour les enfants de djihadistes ?

La fin de l'Etat islamique en Syrie n'a pas réglé toutes les questions. Et parmi elles, quel est l'avenir des enfants de djihadistes européens, et des Français en particulier, qui y sont retenus prisonniers ? Car, comme l'explique le journal *Le Monde* (du 5 mars 2021) : « *La question des familles de djihadistes européens, sous la garde des forces kurdes syriennes, demeure un lourd tabou tant au siège de l'Union européenne, à Bruxelles, que dans les capitales concernées. À commencer par la France.* » Doit-on les laisser, les abandonner en Syrie ou doit-on les faire revenir en Europe pour les éduquer ?

Plus on attend, pire c'est

À cette question, une avocate française spécialisée dans les questions pénales, Marie Dozé, répond que « *plus on attend, plus on crée du traumatisme chez ces enfants et plus la prise en charge va être compliquée. La violence des camps fait mal. L'enfance qu'on leur vole est un traumatisme supplémentaire. Ils doivent être pris tout de suite entre les mains de spécialistes et doivent retrouver leur pays* ». Et elle insiste sur les conditions dans lesquelles ils vivent : « *Ils ne bénéficient absolument pas de soins adaptés. Il y a d'énormes problèmes liés aux maladies et aux pandémies. Ce sont des enfants qui sont traumatisés et sont en état de souffrance* ». (France Culture, 26 avril 2021)

Selon elle, leurs mères doivent être jugées pour leurs actes mais ils ne doivent pas payer pour les crimes de leurs parents. Mais pour le gouvernement français, la situation est délicate car l'opinion publique n'est pas prête à accueillir ces personnes qui ont quitté la France pour combattre et participer à des massacres au nom de la religion. Selon de nombreux spécialistes, plus on attend et plus ces enfants risquent eux aussi de se radicaliser alors que comme on le voit dans le reportage diffusé lors du Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis, certains des plus âgés veulent juste rentrer chez eux, retrouver leurs grands-parents dont ils gardent le souvenir. Et se construire un nouvel avenir.



Djihadistes

Les djihadistes sont des combattants qui veulent imposer par la force et les armes une vision radicale de l'Islam. Il y en a un peu partout sur la planète, mais ils étaient nombreux à s'être regroupés sur le territoire conquis par l'Etat islamique de 2014 à 2019 entre l'Irak et la Syrie. Parmi eux, de nombreux Français sont venus pour se battre. Beaucoup sont morts et d'autres sont aujourd'hui prisonniers avec leur famille.

QUESTIONS À GHYS FORTUNÉ BEMBA DOMBÉ

« JOURNALISTE, C'EST DANS MON ADN »

© Marion Pautremat



Ghys Fortuné Bemba Dombé était journaliste et patron de presse au Congo-Brazzaville avant d'être arrêté sans procès et de passer 19 mois en prison à Brazzaville dans des conditions de détention horribles qu'il a racontées dans le livre *De l'enfer à la liberté*. Il est arrivé en France en 2018.

Avez-vous toujours voulu être journaliste et pourquoi ?

Journaliste, c'est dans mon ADN. Informer les gens, c'est pour moi une vocation. Je voulais éclairer les populations qui étaient dans le noir, les ouvrir à la culture.

Y a-t-il eu des rencontres qui vous ont marqué ?

Toutes les rencontres me marquent. Celle avec vous aujourd'hui me marque. Mais j'ai le souvenir d'un reportage chez les tribus autochtones au Congo qui me reste particulièrement en mémoire. C'était une expérience unique.

Pourquoi avez-vous quitté votre pays en 2018 ?

Il y a d'abord eu mon enlèvement, une nuit à deux heures du matin. Il n'y avait aucun mandat d'arrêt. Et j'ai passé 19 mois en prison à Brazzaville. Nous étions parfois dix-huit personnes

dans une cellule prévue pour six, nous dormions à même le sol... Rapidement, j'ai été mis à l'isolement total. Je ne pouvais parler à personne. Et je ne mangeais que deux fois par semaine quand ma fille venait me nourrir, entouré de six gardes. J'ai été malade, j'ai passé du temps dans une clinique. Il y a eu des pressions internationales pour me faire libérer qui ont fini par payer. Et au final, il n'y a jamais eu de procès. Mais si j'étais resté, ils auraient fini par me tuer.

Que vous reprochait-on ?

Officiellement, j'ai été accusé d'être complice d'atteinte à la sûreté intérieure de l'État. Mais je pense que c'est ma ligne éditoriale, celle du groupe de presse *Talassa* que je dirigeais, qui a fâché la présidence car nous avons touché à des sujets tabous. Nous avions une trop grande liberté de ton.

Comment s'est passée votre arrivée en France ?

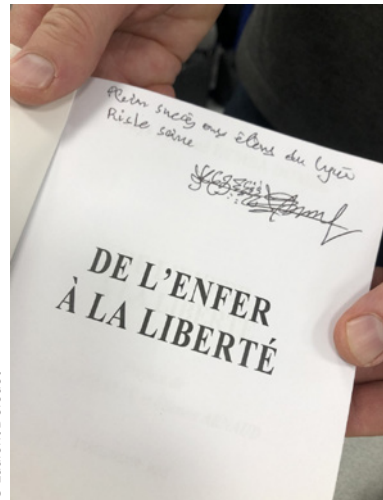
La Maison des Journalistes m'a très bien accueilli. Ils ont fait le maximum pour que je me sente bien. Mais ce n'était pas facile. Au Congo, je dirigeais une équipe de 70 personnes, j'avais beaucoup de relations. Et ici je ne connaissais pas beaucoup de gens, je vivais dans un petit appartement avec des toilettes communes. Le contraste était important.

Pourquoi avoir voulu témoigner dans un livre ?

Parce que quand on a vécu dans ce genre d'endroit, on est obligé de le dénoncer. Pour ceux qui restent, pour ceux qui ne peuvent pas parler.

Comment voyez-vous l'avenir de votre pays ?

L'avenir du Congo est incertain. L'espoir fait vivre, mais la corruption est importante et les décideurs, pas seulement le président, continuent à piller les richesses du pays. Et si ce sont les mêmes personnes qui dirigent le pays, cela va être très difficile de changer.



© Laurent Derouet

**Articles réalisés par les élèves
de Seconde métier de la relation
client du lycée des métiers
Risle-Seine de Pont-Audemer**

CE QU'ILS EN PENSENT...

Faut-il jouer sur les émotions ?

Le reportage *Haut-Karabakh : avec les civils sous les bombes* est immersif et impressionnant, car il nous plonge au cœur de l'action et des bombardements. Les habitants vivent dans la peur, dans le noir, dans les caves, traumatisés par le bruit des bombes. Leur détresse nous touche. Mais je pense que c'est "limite" de filmer la tristesse et les pleurs de mères et de pères.

Le reportage *Les tireurs d'élite au Yémen* procure beaucoup d'émotions avec ces *snipers* qui n'épargnent pas les enfants. On ressent de la tristesse pour ces enfants touchés par la guerre, qui peuvent à tout moment se faire tuer. C'est impressionnant quand on voit un enfant sauver sa petite sœur qui a reçu une balle dans la tête. On ressent de l'empathie, on se dit que la victime pourrait être un petit frère. On aime bien que ce reportage joue sur nos émotions parce que l'on prend conscience de la cruauté de la guerre et de la violence de ces hommes qui tirent sur des enfants. Est-ce éthique de chercher à créer plus d'émotions en utilisant des enfants ? Ils ne sont pas les seuls visés par les tireurs d'élite !

Abus de pouvoir

En Biélorussie, ils voulaient la démocratie. À la place, ils disent qu'ils sont frappés et l'attitude des policiers est choquante. Ils sont là pour faire respecter la loi mais ils abusent de leur pouvoir : des arrestations, des blessés, des disparitions. À plusieurs, ils frappent et violent. Violer est un mot difficile à dire ! Nous sommes choqués parce que leur mode de vie n'est pas si éloigné du nôtre. Ce reportage dénonce des violences policières et l'abus de pouvoir.



Guerre en Ukraine, retour aux origines

Viktor Ianoukovitch, président de l'Ukraine, provoque la colère d'une partie des habitants en décembre 2013 lorsqu'il choisit de se rapprocher de la Russie et de ne pas signer l'accord d'association avec l'Europe. Les Ukrainiens mécontents occupent alors la place de l'Indépendance de Kiev et déclenchent des manifestations de grande ampleur jusqu'à la révolution de Maïdan en février 2014. Viktor Ianoukovitch est obligé de fuir. Les Ukrainiens pro-russes dénoncent alors un coup d'État. C'est le début de violentes manifestations, en particulier dans le Donbass, dans les régions de Donetsk et Louhansk, proches de la Russie. En avril 2014, ces régions de l'est de l'Ukraine s'autoproclament République Populaire de Donetsk et

République Populaire de Louhansk. À la même période, la Russie annexe la Crimée pour se garantir un accès à la mer Noire.

Depuis 2014, on compte de nombreux morts et blessés, ainsi que des violences sexuelles dénoncées par l'enquête Zero Impunity (2017) et Amnesty International. Dans ce conflit, les séparatistes voulant l'indépendance vis-à-vis de l'Ukraine sont soutenus par la Russie de Vladimir Poutine. L'armée ukrainienne est soutenue par les États-Unis. Les pays de l'Union Européenne tentent de trouver des accords et Volodymyr Zelensky, président ukrainien élu en 2019, promet d'apaiser le conflit. Malgré une trêve en 2020, la tension monte à nouveau depuis avril 2021...



Éthique journalistique

Ensemble de principes qui cadre le travail des journalistes afin que l'information soit juste, fiable, exacte, pertinente et indépendante.

Ligne de front

Zone de guerre et de combat. C'est la première ligne où se situent les combats.



Plus de 13 000 morts dont 3 901 civils dans le conflit ukrainien, selon TV5 Monde et le Courrier International.

1,8 million de personnes déplacées en Ukraine depuis 2014 selon le HCR, Agence des Nations Unies pour les réfugiés

QUESTIONS À MORGANE BONA



© Aline Bourdain

« LA GUERRE C'EST BEAUCOUP DE BRUIT »

Qu'est-ce que la guerre en réalité ? C'est ce que nous voulions savoir. Morgane Bona, journaliste freelance pour la presse écrite et la télévision, répond franchement à nos questions. Même si la réalité est dure et que nous sommes jeunes, elle dit clairement ce qu'elle pense !

Est-ce que la guerre est comme on l'imagine, comme dans les films ou les jeux vidéos ?

Je ne connais pas beaucoup les jeux vidéos, mais concernant les films, ça dépend. Un film comme *Jarhead* représente bien l'attente de la guerre, de l'action. C'est un très bon film sur la première guerre du Golfe. Dans la guerre, le plus intéressant ne se passe pas forcément sur la ligne de front. Souvent, c'est ce qui est à côté : les hôpitaux, les civils...

Qu'avez-vous ressenti lors de votre première fois dans une zone de conflit ?

Je n'ai pas la réponse mais j'ai couvert le Haut-Karabakh et je n'ai pas l'habitude d'avoir des bombes qui me tombent dessus. Il y a ce stress permanent qui est d'écouter. Dans *Parfums d'Irak*, Feurat Alani donne sa vision de l'Irak en tant

qu'Irakien et en tant que journaliste : « *La guerre a ses bruits et la guerre a ses silences* ». La guerre, c'est beaucoup de bruit. Souvent, quand une bombe tombe, vous écoutez. À quelle distance est-elle ? Est-ce qu'une alerte va suivre ? Le cerveau est tout le temps en éveil, même quand on dort. Parfois à Stepanakert, on dormait les fenêtres ouvertes pour entendre les alertes se déclencher. Il y a toujours de l'émotion et une pression permanente. La pression ressentie au Karabakh est différente de celle de l'Afghanistan où même s'il y a des hommes armés, on sait quel comportement adopter quand ils tirent en l'air et comment faire en sorte que la situation ne bascule pas. Avec les bombardements et les missiles, on ne peut pas savoir où ça arrive. Ils visent approximativement et ne savent pas sur quoi ils les envoient. Il faut alors aller dans

les caves ou les abris. Les drones changent aussi la configuration de la guerre. Si vous êtes proches les uns des autres, vous êtes une cible. Quand il y a des regroupements, les drones tuent tout le monde. Au Karabakh, un obus tombait sur les lignes de front en touchant deux ou trois soldats. Une équipe médicale arrivait, formant alors un groupe de personnes. À ce moment-là, ils « scratchaient » un drone qui tuait tout le monde. On retrouve ce fonctionnement dans les attaques terroristes.

Avez-vous déjà subi de la censure ou des problèmes avec la justice dans un pays en guerre ?

Non, ni de casier judiciaire, ni de censure, ni de tortures contrairement aux collègues locaux qui sont les plus exposés aux violences et à la censure. Au Karabakh, ils ne peuvent pas dire que leur pays perd car c'est considéré comme de la trahison qui décourage les soldats et les habitants. Nous, journalistes étrangers, sommes assez protégés.

Comment vous organisez-vous pour vous rendre dans un pays en guerre ?

Tout dépend du pays. Au Karabakh, l'Arménie est en guerre mais ce n'est pas la ligne de front. Un bus ou un taxi nous emmenait à Stepanakert et on pouvait rayonner tout autour. En Afghanistan, d'où je suis revenue la semaine dernière, c'est différent. Il n'y a plus d'aéroport international. Soit on passe par le Pakistan, fortement déconseillé, soit par l'Ouzbékistan. On a pris un vol pour la capitale, puis un vol pour la frontière, puis une voiture. Un taliban a validé notre passage. Notre magazine, *Marianne*, nous a soutenus. Mon chef me téléphonait tous les jours pour savoir comment je me sentais et si j'allais bien. C'est génial et il faut le dire.

**Articles réalisés par les élèves de
Première maintenance équipement
industriel, technicien géomètre
topographe, technicien bâtiment
études et économies du lycée
Mezeray-Gabriel d'Argentan**

CE QU'ILS EN PENSENT...

Haut-Karabakh : avec les civils sous les bombes

Ce reportage était vraiment émouvant car il montrait de façon très personnelle et intime la réalité de la guerre dans ce pays. La journaliste a pris beaucoup de risques pour aller sur le terrain rencontrer ces personnes qui doivent trouver refuge dans ces abris sans confort. On pouvait voir comment ils devaient vivre, mais aussi leur vie d'avant en allant dans leurs appartements, dans leurs maisons. Les interviews nous permettaient de mieux comprendre ce qui se passait là-bas et les conséquences d'une guerre pour les civils.

Idleb : soigner les corps meurtris

Dans ce reportage, on découvre une face cachée de la guerre, celle des civils blessés qui doivent se débrouiller seuls pour se soigner. Et le personnage principal, le vieux médecin, est très touchant. Il intervient bénévolement pour les aider, même si pour lui c'est dur aussi. Et il est aussi joyeux malgré tout. C'est l'un des seuls qui essaient de trouver des solutions pour améliorer la situation de ces gens.



Répression

La répression consiste à contenir un mouvement social ou des manifestations par la force, de façon autoritaire et brutale. Cela peut aller jusqu'à l'emprisonnement des manifestants, des actes de torture ou même dans le pire des cas des exécutions.

ZONE DE CONFLIT



Bienvenue chez le "dernier dictateur d'Europe"

À trois heures de vol de Paris, entourée par la Pologne et la Russie, la Biélorussie est souvent qualifiée de "dernière dictature d'Europe". Élu et réélu depuis 1994 à la tête de son pays, le président Alexandre Loukachenko dirige en effet le pays d'une main de fer. Et, à l'image du reportage diffusé lors du Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis, il n'hésite pas à employer la violence et la torture pour mettre au pas les manifestants qui réclament plus de liberté et de démocratie. D'après le journaliste, même Vladimir Poutine s'en inquiète, mais seulement en termes d'image, puisque la Russie est l'un des principaux soutiens de Loukachenko.

« Si on te revoit par ici, on te tuera »

De nombreux témoignages montrent cette violence, comme cet article du site d'Amnesty International publié en août 2020, qui reprend le témoignage d'une jeune femme dans un centre de détention à Minsk à qui des policiers ont dit avant de la relâcher : « Nous avons tous les renseignements sur toi. Si on te revoit par ici, on te tuera. » Les journalistes, eux aussi, sont inquiétés lorsqu'ils essaient de faire leur travail.

Cette répression systématique a pour objectif de faire peur à la population et de faire taire les voix qui réclament le départ du pouvoir de Loukachenko. Mais sur place, des organisations de défense des droits de l'Homme tentent de mettre en lumière ces violences et de les répertorier.

Plaintes en Allemagne

Et la résistance s'organise avec des plaintes déposées en Allemagne pour "torture". L'objectif est que les coupables puissent être jugés grâce à la compétence judiciaire universelle qui permet de juger, même à l'étranger, des crimes d'État ou contre l'humanité. « Le traitement de l'État ne peut être décrit que comme bestial », écrit un avocat des plaignants dans un article paru sur le site Euronews en mai 2021. Si évidemment les coupables ne seront pour l'instant pas inquiétés par la justice biélorusse, qui n'est pas indépendante du pouvoir, ils pourront l'être s'ils vont à l'étranger ou si, un jour, leur pays devient une démocratie.

27 ANS



Alexandre Loukachenko, 66 ans, est à la tête de la Biélorussie depuis 27 ans. Il est le seul président que le pays ait connu depuis son indépendance. Surnommé « Batka » (le père) à ses débuts, il a rapidement imposé un régime dictatorial, changeant la constitution quand cela l'arrange. Réélu avec plus de 80% des suffrages le 9 août 2020, ce scrutin a pourtant provoqué d'importantes manifestations, réprimées sauvagement, et son mandat n'a pas été reconnu par l'Europe.

QUESTIONS À **ABDESSAMAD AIT AICHA**

**« AU MAROC, C'EST FACILE
D'ÊTRE JOURNALISTE SI ON
NE PARLE QUE DU BEAU
TEMPS »**

© Mathilde Guérout

Abdessamad Ait Aicha est un journaliste marocain de 37 ans, réfugié en France depuis 2016 car il est menacé de prison dans son pays pour avoir seulement voulu faire son travail et former d'autres journalistes d'investigation.



Pourquoi avez-vous été obligé de quitter votre pays natal ?

Lors d'un voyage à Rabat, j'ai été arrêté pour avoir pris des photos de l'extérieur de la mosquée. C'était la première fois. Mais j'ai compris, après 2011 et la Révolution de Jasmin (l'équivalent du Printemps arabe au Maroc) à laquelle j'ai participé, que je n'étais plus en sécurité. Avant je n'avais pas vu les menaces venir, mais après j'ai subi plusieurs interrogatoires, une fois pendant plus de dix heures. Ma famille a été menacée, j'ai été suivi, mon téléphone a été mis sur écoute... Et finalement, j'ai été accusé d'atteinte à la sécurité de l'État et je devais être jugé, en sachant que j'allais être condamné à de la prison.

Pourquoi avoir choisi de continuer si vous saviez que cela allait vous attirer des ennuis ?

Moi, je suis tombé amoureux de ce métier très jeune. J'avais un blog au lycée. Pour moi c'est un engagement vis-à-vis de la société, pour la liberté d'expression. C'est essentiel pour la démocratie. Un pays sans journalistes, c'est un pays mort. Au Maroc, c'est facile d'être journaliste si tu parles du beau temps. Mais

si tu parles des vrais problèmes, c'est soit l'asile, soit la prison. Moi, je ne pouvais pas accepter ça.

Comment avez-vous vécu votre départ et comment avez-vous fait pour rejoindre la France ?

Je suis parti sur un coup de tête, avec seulement 50 € et mon ordinateur, sans affaires. Je suis resté quelques mois en Tunisie puis j'ai réussi à aller à Marseille et j'ai été hébergé

par un ami avant d'être accueilli par la Maison des Journalistes à Paris. En fait, je n'ai pas vraiment choisi, c'est plutôt la France qui m'a choisi en m'offrant asile et protection.

Comment s'est passée votre acclimatation en France ? Qu'est-ce qui a été le plus difficile ?

Je ne parlais pas bien français, donc c'était compliqué. Et puis le climat est très différent. Chez moi, il peut faire facilement 42° C, alors qu'à Paris surtout, le froid était difficile à supporter au début. Au départ, j'avais des doutes, je pensais repartir. Vous savez, l'asile est une prison intérieure. Même si on n'est pas enfermé, on ne se sent pas vraiment libre.

Avez-vous pu reprendre votre métier de journaliste ?

C'est compliqué d'être journaliste, pas seulement à cause de la langue, mais aussi des codes de la profession dans chaque pays. Ici aussi il y a des sujets sensibles pour les journalistes français, même si ce n'est pas la même chose qu'au Maroc. Aujourd'hui je travaille pour une ONG qui aide les victimes de tortures en Libye et j'écris dans différents médias arabophones, notamment sur la questions des "invisibles", des marginaux, qui vivent au Maroc.

Avez-vous des regrets ?

Ce que je regrette c'est d'être parti très vite, sans dire au revoir à ma famille, à mes amis. Sans avoir serré ma mère dans mes bras. J'aimerais retourner au Maroc, mais je perdrais mon statut de réfugié politique et je prendrais de grands risques. J'ai des contacts avec eux grâce aux réseaux sociaux, les plus sécurisés, pour éviter qu'ils aient des problèmes car dès que je parle de mon histoire dans des médias, je sais que le pouvoir sur place publie des articles contre moi. J'évite de trop les exposer pour leur propre sécurité.

**Articles réalisés par les élèves
de Terminale sciences et
technologies de la santé et du social
du lycée du Golf de Dieppe**

LES IMAGES DE LORENZO TUGNOLI

© Julien Buyck



Depuis Beyrouth, Lorenzo Tugnoli, lauréat du Prix Bayeux 2020 dans la catégorie photo, s'adresse au public présent lors de la soirée de remise des prix le 10 octobre 2020.

Le 16 août 2021, les talibans prennent la ville de Kaboul, entraînant le chaos total en Afghanistan. Ce pays de 652 860 km², peuplé de près de 39 millions d'habitants, connaît la guerre depuis 1979. Lorenzo Tugnoli s'est intéressé au retour progressif des talibans. Il photographie, entre autres, les conséquences humaines des conflits, les Afghans qui doivent choisir un camp et subir. Certains habitants, comme de jeunes hommes ou des agriculteurs, choisissent de rejoindre les talibans et de se plier à leurs règles pour survivre. Pour eux, c'est tuer ou se faire tuer. Dans son reportage **La guerre plus longue** réalisé pour *The Washington Post* entre novembre 2019 et février 2020, peu de femmes sont présentes sur les photos. Elles sont coupées de la vie extérieure et n'ont pas de place visible dans la guerre.

Des élèves du lycée André Malraux de Gaillon partagent leur ressenti sur des photos qu'ils ont choisies parmi celles du photoreportage de Lorenzo Tugnoli, photographe italien de l'agence Contrasto basé au Liban. Un travail d'expression inhabituel pour ces lycéens qui doivent à la fois écrire avec leur cœur et prendre en compte le contexte de réalisation de ces photos.

SITUATION TROMPEUSE

Assise au milieu de femmes en burqa, une fillette en hidjab attire notre regard. La lumière illumine son visage. Elle semble absente et résignée. Adossées à un mur, les femmes ne parlent pas, ne bougent pas et attendent. L'une d'elles baisse la tête. Le temps semble arrêté.

On se sent mal à l'aise en regardant cette photo. Derrière leur burqa, les femmes sont invisibles. Ne pas voir leur visage leur retire toute humanité. Sont-elles impressionnées par l'en-

droit ? Ont-elles peur ? Ont-elles choisi d'être là ? On ne sait pas ce qu'elles ressentent.

Il y a un contraste entre l'ambiance sinistre et la gravité qui se dégagent de la photo et le lieu où se trouvent ces femmes.

En effet, elles attendent d'être examinées par des sages-femmes dans la clinique du village de Zawa. Mais on éprouve de la tristesse. La fillette en pleine lumière représente l'innocence et on s'inquiète pour son avenir.



© Lorenzo Tugnoli



© Lorenzo Tugnoli

UNE NUIT BANALE À GHAZNI

La nuit tombe sur la province de Ghazni en Afghanistan.

Ce 3 décembre 2019, la police afghane se tient prête pour parer une éventuelle attaque...

On devine neuf silhouettes armées, des uniformes, des vêtements de camouflage.

À droite, un véhicule ? Un abri ? Un campement ?

Seuls deux hommes sont dans la lumière. Sur leur visage se lisent la fatigue, la tristesse, la concentration.

Ils ont l'air abattu.

Leur position intrigue. Aucune action n'est visible. Il y a comme une union dans la guerre.

Le coucher de soleil se mélange à une nuit sombre et étoilée, pour créer un magnifique clair-obscur.

La contre-plongée rend la photo sublime malgré un sujet terrible.

Personne n'aimerait être à leur place, malgré ce paysage digne de l'espace.

On devine le froid et on voit qu'ils n'ont pas envie d'être là.

Cette ambiance solennelle découle d'un vrai carnage, voilà pourquoi ils sont regroupés comme pour un hommage.

On ressent beaucoup de sévérité. Les hommes sont toujours mobilisés, sur le qui vive, peu importe le moment de la journée. C'est la guerre !

Pourtant, devant la beauté de cette photo, nous restons bouche bée.

Une sensation de vide nous apaise, nous met à l'aise, comme une lueur d'espoir...



© Lorenzo Tugnoli

CEUX QUI RESTENT

C'est une photo lumineuse et inspirante. Pourtant tout est détruit et c'est le chaos.

Une petite fille au centre de la photo regarde un vieil homme et semble confiante.

Ils sont là, au milieu de rien, au milieu des débris. Leurs vêtements paraissent usés.

Tout est délabré. Tout est destruction. Comme si le temps s'était arrêté, comme s'ils étaient seuls au monde.

Hormis un peu de végétation, quelques arbres et une route, il n'y a rien à l'horizon.

Mais nous ressentons une sensation de liberté avec cette fillette sans burqa ni hidjab.

Ni le vieil homme, ni la petite fille ne semble en panique ou en état d'alerte.

Il y a une forme de relâchement.

Cinq ans avant la prise de la photo, Maman Malik Namas, originaire du district d'Achin dans la province de

Nangarhar, a fui son village occupé par l'État islamique. Déplacé ensuite à Jalalabad, peut-être se sent-il en sécurité avec sa famille...

**Textes écrits par les élèves de
Première spécialité histoire-
géographie, géopolitique
et sciences politiques
du lycée André Malraux de Gaillon**



OUVREZ LES YEUX

Dans le cadre du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre, en partenariat avec la Région Normandie, le Rectorat de Normandie et la DRAAF, Dysturb a conçu une série d'ateliers pour une résidence à l'IFA Marcel Sauvage de Mont-Saint-Aignan. Début 2021, aux côtés du photojournaliste Michael Bunel, les élèves se sont investis dans un projet photographique portant sur le parcours de jeunes migrants scolarisés dans le même établissement.

Ils s'appellent Atem Demba-Camer, Merla, M. Doucouré, Jean, Macari Cris. Ils ont notre âge et sont en classe de CAP Cuisine. Ils ont vécu des choses traumatisantes et leurs histoires sont douloureuses.

Besoin d'en parler

C'était difficile d'entrer dans leur vie. On se disait que ce n'était pas notre rôle, que ce n'était pas notre histoire. C'était très difficile pour eux de parler de leur vie. On l'entendait à leur voix. Mais certains avaient vraiment besoin d'en parler, de témoigner, de partager leur expérience et d'ouvrir les yeux de tout le monde.

On dit que les immigrés arrivent encore et encore. Mais derrière ces personnes, il y a des parcours très durs. Et quand on connaît les raisons de leur départ...

Ils partent et savent que ce ne sera pas drôle.

Il n'y a pas de retour possible pour eux ou alors dans des conditions très compliquées. Ils font tout ce trajet pour leur survie. Ils laissent leur famille, leurs frères, leurs sœurs. En pensant qu'une fois arrivés en France, ce serait bon pour eux, les ennuis seraient finis. Mais quand ils arrivent, certains ne sont pas accueillis. Ils errent alors qu'ils sont mineurs. Ils n'ont pas d'aide, pas de prise en charge, et quand il y en a une, elle est très lente. Certains vivent dans des foyers, d'autres sont en lien avec des associations "bidons".

C'est normal

Ils sont jugés. Pourtant, ils n'ont aucune rancune envers la France, ni de colère. Ils disent que c'est normal, que c'est la vie, qu'ils la connaissent comme ça. Être réfugié, c'est fuir pour être heureux, c'est avoir de l'espoir, c'est être un survivant.

Au début, nous ne voulions pas participer au projet. Michael nous a beaucoup aidés et détendus. Il est passionné par son métier. Il nous a expliqué le contexte dans lequel il fait ses reportages photos et vidéos, son mode de vie, la gestion du budget, les conséquences sur la vie privée. Tout est à sa charge, il n'a pas la garantie de vendre ses photos. Il prend des vols à la dernière minute et part sans savoir quand il reviendra. C'est un métier où il faut se donner.

Il nous a expliqué les techniques, les plans, les angles, les styles. Il nous a donné des exercices pratiques sur le cadrage, sur la manière de faire de la photo d'information et de faire passer un message, sans avoir besoin de montrer un visage pour que la photo dégage quelque chose.

Plus le même regard

Michael nous a présenté son travail sur les migrants, les raisons pour lesquelles ils ont fui, pourquoi ils viennent en France. On n'a plus le même regard, plus les mêmes préjugés. Il ne faut pas juger uniquement sur ce qu'on voit, tant qu'on ne connaît pas toute l'histoire. Si on peut tendre la main, il ne faut pas hésiter, même quelques jours. Si ça nous arrivait, on serait content d'avoir un pays pour nous accueillir.

Élèves de gestion-administration
IFA Marcel Sauvage, Mont-Saint-Aignan

Le Prix Liberté



Sonita Alizadeh, jeune rappeuse afghane, est lauréate du Prix Liberté 2021, attribué par un jury de 5 683 jeunes issus de 86 pays pour son combat contre le mariage forcé des jeunes filles en Afghanistan. Aujourd'hui réfugiée aux États-Unis, Sonita Alizadeh étudie le droit et parcourt le monde pour plaider sa cause. Son but est de devenir avocate et de revenir dans son pays pour défendre les femmes et enfants afghans.

Le Prix Liberté 2022 en 3 étapes

1 L'appel à propositions

Jusqu'au 10 janvier 2022, les jeunes de 15 à 25 ans sont invités à présenter la personne ou l'organisation dont ils souhaitent faire connaître le combat.

2 Les délibérations du jury international

Entre le **7 février et le 13 février 2022**, 24 jeunes de toutes nationalités déterminent collectivement les trois propositions les plus représentatives, selon eux, d'un combat pour la liberté. L'appel à candidatures pour être membre du jury est ouvert **jusqu'au 15 novembre 2021**.

Renseignements : Institut international des droits de l'Homme et de la Paix - 02 31 79 23 89
prixliberte@normandie.fr

3 Le vote en ligne

Du 15 mars au 25 avril 2022, les 15-25 ans du monde entier sont invités à désigner la lauréate parmi les trois personnes ou organisations choisies par le jury international. Pendant une semaine, le jury échange, confronte ses visions de la liberté pour choisir, après deux jours de délibérations, trois lauréats représentatifs de leurs valeurs et préoccupations.

Le Prix Liberté est un dispositif pédagogique proposé par la Région Normandie, animé par l'Institut international des droits de l'Homme et de la Paix, en partenariat avec les autorités académiques de Normandie et le réseau Canopé.

PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE
DES CORRESPONDANTS DE GUERRE

LES ACTIONS ÉDUCATIVES

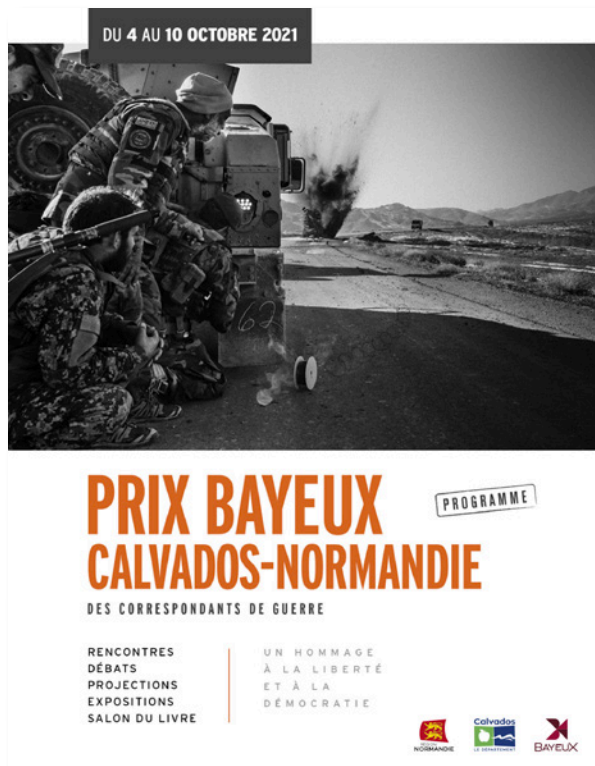
Depuis plusieurs années, la Région propose trois actions éducatives aux lycéens et aux apprentis normands dans le cadre du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre, en partenariat avec l'Académie de Normandie, la DRAAF et la Ville de Bayeux.

- **Le Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis** : après une préparation assurée par les enseignants, environ 2 500 jeunes issus de 70 établissements normands ont visionné la sélection TV format court, depuis les 15 sites de projection ou depuis leur établissement. Tous les jeunes ont procédé au vote pour élire le lauréat du Prix puis ont rencontré un grand reporter.

- **Les classes Prix Bayeux Région Normandie** : en immersion du jeudi au samedi, cinq classes ont bénéficié d'un programme dédié au cœur de l'événement (rencontres de grands reporters, débats, expositions...). Les jeunes ont produit des contenus sur différents supports médias (presse écrite, web TV, web radio).

- **Les actions tout au long de l'année** : résidences de journalistes et rencontres. Afin de prolonger les actions d'éducation aux médias proposées durant la semaine du Prix Bayeux, des résidences sont organisées tout au long de l'année dans des établissements normands. Ateliers, projections et échanges permettent aux élèves de se familiariser avec les enjeux du métier de journaliste. À l'issue de ces rendez-vous pédagogiques exceptionnels, les lycéens et apprentis rendent compte de leur expérience à travers une production média. À partir de cette année, des rencontres avec des grands reporters, destinées à plusieurs classes d'un même établissement, viendront compléter l'offre de résidences.

- **La publication Citoyen du Monde** rend compte de l'implication des élèves et des apprentis dans ces actions. Six classes encadrées par leurs professeurs et bénéficiant de l'accompagnement de l'équipe de l'association Culture et Nature en ont assuré la rédaction.



LYCÉES AYANT PARTICIPÉ À LA RÉDACTION DE CITOYEN DU MONDE

Lycée Alain, Alençon
Lycée Mezeray-Gabriel, Argentan
Lycée Charles de Gaulle, Caen
Lycée Le Golf, Dieppe
Lycée Guillaume Le Conquérant, Falaise
Lycée André Malraux, Gaillon
Lycée François 1^{er}, Le Havre
Lycée Agricole, Montebourg
Lycée Risle Seine, Pont-Audemer
Lycée Le Verrier, Saint-Lô
Lycée Marc Bloch, Val-de-Reuil